

## Trait fragile

Tous les métiers sont difficiles. Quiconque s'écarte si peu que ce soit de la partie qui lui revient, dans la division du travail, et prétend faire quelque chose d'autre, l'éprouve bien vite, à ses dépens.

L'art élève à une puissance seconde les difficultés inhérentes à toute activité. La maîtrise technique est nécessaire mais elle ne suffit pas. La fin excède les moyens parce qu'elle est essentiellement indéterminée, du moins dans les sociétés développées. Elle croît avec la différenciation de la vie sociale, les progrès du procès de production, l'extension de la réflexivité.

On peut supposer que les peintres de Lascaux n'ont pas hésité un instant avant de porter leur bestiaire aux parois glacées de calcite blanche de leur grotte. Dans un raccourci saisissant, l'anthropologue André Varagnac constate que les trois âges de l'humanité ont exploité, successivement, les trois règnes, animal, pour la préhistoire, végétal, avec le néolithique, minéral, enfin, et c'est la révolution industrielle, avec le fer et le charbon, puis l'aluminium et le pétrole, enfin l'uranium et le silicium.

Depuis un demi-millénaire que sont apparus les premiers Etats-nations et que l'Europe est devenue le sujet de l'histoire, chaque siècle a versé une contribution spécifique à l'affaire. Le XVI<sup>e</sup> croit revenir aux sources perdues de l'Antiquité et invente les Temps Modernes. C'est la Renaissance. Le suivant, « le grand siècle », met en place les structures de l'absolutisme. Il assoit l'autorité centrale et réalise l'intégration territoriale. Le XVIII<sup>e</sup> est assurément celui des Lumières et engendre celui des révolutions. On ne s'est pas définitivement prononcé sur le XX<sup>e</sup>. L'historien anglais E. Hobsbawm le tient pour celui des extrêmes. Mais on l'a aussi qualifié de siècle de fer ou des loups. L'Allemand Sloterdijk met en avant l'explicitation, qu'il appuie sur des exemples aussi insolites que convaincants, la capsule spatiale, par exemple, qui a déposé Armstrong sur la lune, en 1969. Qu'un imperceptible détail ait échappé à ses concepteurs et l'affaire tournait au désastre. Sloterdijk, qui n'est pas dépourvu d'humour, prévient celui qui voudrait se baigner nu dans l'espace que le pronostic n'est pas bon.

Ce qui vaut pour l'événement aussi spectaculaire qu'inutile que fut la conquête de la lune s'applique aux percées accomplies par Einstein dans le monde physique, par Freud du côté de l'univers mental et, plus largement, à l'ensemble des sciences et des techniques qui travaillent à exécuter le programme tracé par Descartes : « se rendre comme possesseur et maître de la nature ».

Il a fallu, pour progresser, reprendre aux fondements, examiner des faits infimes, élémentaires qu'on avait négligés. Einstein reconsidère l'expérience décevante de Morley et Michelson qui n'avaient pu constater de variations dans la vitesse de la lumière. Il postule la relativité du temps et de l'espace qu'Aristote avait éternisés. Freud s'attache aux ratés de la conscience et de la volonté, aux lapsus, aux actes manqués, aux aberrations des rêves, pour décentrer la faculté distinctive de l'espèce, la parole, la pensée. Le principe de toute culture est un, totémique, animiste, religieux, naturaliste (rationnel). Les artistes ne pouvaient être en reste ni soustraire leur travail au questionnement sacrilège. Un Français, Duchamp, met en doute la légitimité du métier, de ses moyens, de ses objets. Un Américain, Faulkner, dénonce l'impérialisme trois fois millénaire du narrateur – il datait d'Homère-, la déformation que son point de vue décontextualisé (de loin, après) imprime à la nature des faits, à la

réalité. Avec *Le Bruit et la fureur*, il rétrocède la conduite du récit aux protagonistes de l'histoire, aux acteurs. Notre vision du monde, et de nous-même, s'en trouve changée.

Nous sommes entrés dans une nouvelle temporalité, dont l'historien Marc Bloch a eu l'intuition en 1940, non pas dans un bureau, sur de poudreuses archives, mais au front, face à la ruée des Panzer, sous des essaims de Stuka. Avant de prendre la lutte et de mourir, fusillé, le 16 juin 1944, il écrit, dans *L'Étrange Défaite*, son dernier livre : « Un trait, entre tous décisif, oppose la civilisation contemporaine à celles qui l'ont précédée : la vitesse. La métamorphose s'est produite en l'espace d'une génération ».

L'histoire a précipité son cours. Un événement d'importance planétaire, guerre mondiale, révolution prolétarienne, crise économique internationale chasse l'autre, quand ils n'interfèrent pas. Les dernières décennies, avec l'implosion du socialisme réel, la globalisation, le numérique, ont ajouté au grand trouble où nous sommes entrés après les âges de lenteur. Des siècles s'écoulaient, dans l'Antiquité, au Moyen Age, sous l'Ancien Régime, sans que rien ne bouge dans le paysage. Chaque instant est gros, désormais, de retombées incalculables. La mer se soulève, au Japon, et c'est le spectre du cataclysme nucléaire qui menace l'humanité. Les taux d'intérêt s'élèvent et la Grèce, qui fut la parure de la terre, l'Espagne, la reine du monde, sont à deux doigts de péricliter.

C'est dans ce contexte inouï, réel, que s'effectue, jour après jour, la tâche imprescriptible qui découle de notre nature même, la production matérielle et symbolique de notre existence. Les recherches individuelles, dans chaque partie, s'inscrivent dans le plan général et son foisonnement, sa précipitation, la perplexité qu'il engendre, se répercutent sur les initiatives particulières. L'invention plastique en est inévitablement affectée.

Jean-Pierre Bréchet enseigne l'économie, de toutes les disciplines la plus nécessaire, la mieux fondée puisqu'elle concerne la production des utilités. Elle est sans doute la plus propre à procurer à ses adeptes une assurance subjective homogène à son objet. Pourquoi va-t-il s'infliger les affres superflues de la recherche plastique ? Il ne s'en explique pas. L'explication n'atteint pas ce penchant, ce besoin. Ils participent de l'ouverture au monde qui nous qualifie, de la curiosité qu'on voit aussi, au début, aux petits des animaux. Mais ils grandissent et se ferment quand nous gardons, jusqu'au bout, cette jeunesse de l'âme, la « néoténie » des éthologistes.

Après avoir professé les principes de la « science triste », étudié la formation de la valeur dans le contexte volatile, global, déconcertant où nous sommes entrés, Jean-Pierre Bréchet regagne son atelier et peint.

Il enfreint la loi de la division du travail qui nous définit, chacun, bien moins par la qualification parcellaire dont nous sommes dotés que par notre ignorance, notre incompetence, notre dépendance infinies. Les exemples sont légion, d'hommes qui excellèrent dans leur partie et perdaient tous leurs moyens lorsqu'ils s'en écartaient. Freud, dont on parlait, constate, amusé, qu'Einstein a des idées enfantines en psychologie. Les poèmes de Saint-Just n'ont pas passé à la postérité. Inversement, l'action politique de Lamartine n'a guère marqué le cours des choses. Or, l'art de Jean-Pierre Bréchet est tout, sauf ingénu. L'ingénuité qu'on peut lui trouver, de prime abord, est seconde, réfléchie, méthodique, savante, actuelle. Elle est de maintenant, de l'« ère du soupçon », du temps de l'explicitation. S'il revient aux origines, aux linéaments, c'est en conscience, délibérément.

Après des débuts figuratifs, il amorce une régression qui le ramène au principe même de la peinture, au trait. Tout se passe comme si, à son corps défendant, il vérifiait la règle édictée par le vieil Haeckel, selon laquelle l'ontogenèse reproduit, en abrégé, la phylogenèse. Il commence par tracer des sillons, comme au néolithique, sur les limons des grands fleuves où a fleuri la civilisation, le Tigre et l'Euphrate, le Nil, le Yang Tsé Kiang. Epais, grossiers, continus, empâtés, ses traits s'affinent, s'éclairent, se segmentent et l'on voit l'écriture surgir, littéralement, des labours, du *boustrophédon*, ainsi que, historiquement, elle est sortie de l'agriculture esclavagiste dans les empires hydrauliques de l'Antiquité. Le moment vient où la masse du travail servile, les grandes quantités de richesses qu'il produit, excèdent les capacités de la mémoire naturelle. Il est impossible de se remémorer le nombre et le nom des milliers d'esclaves occupés, sous le fouet, à retourner le sol, la quantité de sacs de grains, d'agnelles et de chameaux qu'ils sont tenus d'apporter au temple et au palais. C'est alors qu'un corps de professionnels, les scribes, s'ajoute aux trois classes de la société tripartite – bellatores, oratores, laboratores. Ils pétrissent un peu de limon du fleuve, coupent un roseau à la pointe duquel ils gravent des caractères cunéiformes dans l'argile. L'écriture est née.

Jean-Pierre Bréchet, professeur d'économie contemporaine, est revenu aux commencements de l'économie, de l'écriture, de son art. Il peint comme un esclave mésopotamien, un scribe babylonien. La régression est profonde. Elle était inachevée. Il hésite encore, abandonne le pinceau, la couleur, la toile, revient à la pierre, comme à Lascaux, qu'il griffe de traits rudimentaires, presque indistincts. On repère des figures géométriques, répétitives, des lignes plus ou moins parallèles, pareilles, un peu, aux marques que le paléontologiste Leroi-Gourhan a relevées dans des sites préhistoriques et qu'il a interprétées comme des ébauches calendaires, avant même la naissance de l'histoire, c'est-à-dire de l'écriture, de l'exploitation de l'homme par l'homme, de la division du travail et de la lutte des classes.

Les traits tardifs de Jean-Pierre Bréchet s'apparentent aux signes naturels, aux traces que les bêtes apposent, malgré elles, à la surface du sol, dans la poussière, sur la neige, et que les hordes primitives lisaient comme nous, aujourd'hui, les caractères imprimés, les textes qui défilent sur l'écran des ordinateurs.

« On n'écrit pas ce qu'on veut », disait Flaubert. La remarque vaut pour la peinture. La réalité existe. L'artiste n'est pas libre de figurer ce que bon lui semble. Il doit compter avec une double détermination, celle, matérielle, sociale, économique et politique à laquelle il est assujéti, comme tous les autres hommes. Mais encore celle, spécifique, partiellement autonome, ouverte, indéterminée, de son art. Derrière lui s'échelonnent les œuvres éclatantes, écrasantes restées du passé. Devant, l'avenir suprêmement incertain qui ratifiera ou non ses actes. C'est à la croisée de ces deux ordres qu'il travaille. Jean-Pierre Bréchet revient en arrière pour aller de l'avant, à l'origine pour parvenir à ses fins.

**Pierre Bergounioux**, août 2012, publié sous le titre *Trait Fragile*, éditions Le Cadran Ligné, Le Mayne, 19700 Saint-Clément, avec des reproductions de lithographies